

Ma pratique de la lecture

par Anne Cueno

« J'ai eu envie de lire avant de savoir lire. C'est même pour lire que j'ai appris l'alphabet. En ce temps-là, j'étais en Italie, et cela se passait en italien.

Ça a été comme d'enclencher un moteur, la lecture est devenue mon occupation préférée. Vers l'âge de sept ans, j'ai découvert dans les combles de voisins une bibliothèque à l'ancienne, reliures cuir, tranche or ; elle était abandonnée, la famille n'était pas intéressée par la lecture. J'ai dévoré tout ce que je trouvais, et c'est ainsi que j'ai lu un grand nombre de classiques : Homère, Dante, Léonard de Vinci, Machiavel, jusqu'aux romantiques, à quoi était venu s'ajouter un seul auteur « moderne » : Jack London – c'est là que la bibliothèque s'arrêtait.

Si ma mère avait découvert ce que je faisais pendant qu'elle me croyait en train de jouer avec les autres enfants, elle m'aurait tiré les oreilles et aurait dit: « Cette enfant n'est pas normale, heureusement qu'elle n'a pas compris ce qu'elle lisait. » Mais cette enfant comprenait parfaitement, elle apprenait même par coeur des textes dont elle se souvient aujourd'hui encore, et elle était parfaitement normale : elle adorait ses poupées et son ours en peluche, mais elle leur préférait les livres.

Lorsqu'à l'âge de neuf ans j'ai perdu ma famille, mon père étant mort et ma mère étant venue travailler en Suisse, je me suis retrouvée dans un de ces internats comme il en subsiste dans l'Italie moderne, où les obscurantistes continuent à penser qu'une fille n'a pas besoin de s'instruire, son seul horizon étant le mariage et les enfants. Je n'avais rien contre le mariage et les enfants, je ne voyais pas en quoi cela pouvait être mis en cause par la lecture. Les circonstances qui ont suivi la mort de mon père m'avaient forcée à me prendre en main ; ma première décision a été de défendre mon droit de lire. Cela m'a coûté beaucoup de punitions, et même quelques coups, qui n'ont eu qu'un résultat : il est devenu plus important de lire que de manger.

A quinze ans, ce que j'aimais le plus au monde c'était d'aller à l'école, parce que c'était un lieu où on lisait. Lorsque je n'étudiais pas, je lisais. Entre temps, j'étais arrivée à Lausanne et j'avais appris le français. Un jour, j'ai découvert la Bibliothèque municipale, et à partir de là, vous ne m'auriez plus rencontrée sans un livre. Me voyant arriver tous les jours, la bibliothécaire a repéré en moi une accro de la lecture, et s'est mise à me conseiller des livres.

J'étais pauvre, le cinéma et le théâtre (qu'entre temps j'aimais tout aussi passionnément) coûtaient de l'argent, la bibliothèque était gratuite – les livres sont restés pendant toute mon adolescence mes meilleurs amis, et même plus que ça, ma première nécessité. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Et ainsi, une habitude a été prise. Aujourd'hui encore, avant de sortir, je contrôle

si j'ai mon portemonnaie, un mouchoir, et quelque chose à lire. N'importe quel texte, classique ou contemporain, que je lis de n'importe quelle manière : dans un livre, dans mon téléphone portable, ou mon iPad.
L'essentiel, c'est de lire.

Je ne peux pas nommer un livre de combat particulier, tous ceux que j'ai lus pendant mon adolescence sont des livres de combat – la lecture en soi a été un combat.

De même, je ne conseillerai pas de livres. En choisir trois..., j'aurais la sensation de trahir tous les autres ; que chacun aille dans une bibliothèque – toutes permettent désormais de feuilleter presque tous les livres. Que chacun fasse ses propres choix : l'amour de la lecture passe souvent par le coup de foudre pour un livre, suivi par l'envie de trouver dans d'autres le même émerveillement. »